

Jamais la servitude n'aura été si volontaire. Comment en est-on arrivé là ? A vouloir à toute force notre asservissement, à chérir nos attaches, à considérer avec indulgence hiérarchies, obédiences et diktats noués pour notre bien autour de nos vies comme autant de rubans de couleur destinés à nous faire oublier le cadenas en fonte qui les ferme.

Bien sûr cette servitude a des noms d'emprunt bien choisis, de même qu'on ne dit plus « une bonne » ni même « une femme de ménage » mais « une aide à domicile », on parle de normes de sécurité, de surveillance publique pour une vie plus paisible, souhaitée par tous, de protection juridique accrue, de règles de précaution élémentaires. Il y est surtout question de mieux vivre, d'ergonomie, de non-contamination, bref de sécurité maximale. Ah ! bien sûr, nous sommes libres.... Libres d'abord de ne pas y souscrire. C'est comme le rachat de franchise (si bien nommé), un permanent calcul de probabilités qui très vite vous donne des migraines et vous contresignez, écoutant cette petite voix qui vous suggère de le faire. Il est de bon ton de prôner la désobéissance et dans les actes, d'être sage, patient, citoyen désinvolte mais pas ingrat d'une démocratie qui fait ce qu'elle peut. « Avec un siècle d'avance, Jarry¹ a déterminé ce dont notre monde exige la liquidation : ma singularité, l'amour et l'éperdu. Mais, écrit Annie Le Brun, il a aussi prévu de quelle monstrueuse façon il y sera procédé, en *fabriquant de l'âme*.² »

Prendre le risque de désobéir suppose la capacité d'obéir, d'une obéissance autre, si je puis dire, sous d'autres latitudes que celle du moi conscient. La désobéissance sinon est juste capricieuse, faite de bravades et d'actes irréfléchis motivés par des pulsions plus ou moins justifiées après coup. Obéir, c'est d'abord pouvoir parler. Être entrés dans la grammaire d'une langue, en avoir épousé les codes pour mieux les subvertir, faire à rebours le chemin qui va de Joyce au Bescherelle. La langue est le premier lieu de notre obéissance, elle est une arithmétique non chiffrée d'une mémoire, d'une civilisation, d'un art de vivre, d'une transmission – la première condition de notre possibilité de désobéissance. Comme toute vraie éthique, elle ouvre beaucoup d'autres voies de passage, mais d'abord un certain rapport d'altérité à soi-même. Comprendre qu'obéir est réflexif, *self obedience* disent les Anglais, forgeant ici un mot qui manque à notre langue. Obéir à soi, ce serait respecter que nous ne sommes pas entièrement subjectifs, que le moi n'est qu'une part de nous-même, qui nous gouverne certes, et fonde notre identité. Mais certaines expériences ne demandent pas l'assentiment d'un sujet, cela « arrive » et nous arrive, voilà tout, et nous sommes à cet endroit-là juste un moment, un événement de ce monde. Obéir « à soi », c'est reconnaître qu'il existe un lieu inaliénable que le subjectif ne contient pas entièrement. Le for intérieur, au Moyen Age, désignait peut-être mais sous des couleurs clairement spirituelles, cet espace « autre » à l'intérieur de soi qui, même sous la torture, ne pouvait pas se rendre, je veux dire par là que même avouant, il ne pouvait offrir au bourreau ce lieu imprenable, universel, de sa liberté.

¹ Alfred Jarry (1873-1907), écrivain français.

² Annie Le Brun, *Si rien avait une forme, ce serait cela*, Gallimard, 2010.

La désobéissance ne serait-elle qu'une obéissance seconde, au sens kierkegaardien³ ? Loin des loyautés aveugles qui nous convoquent au renoncement et à la compromission. Peut-être faudrait-il commencer par là... faire acte de cette obéissance à soi qui permet de pouvoir dire non. Nous sommes humains parce que nous sommes des êtres de langage et de promesse, mais nous sommes aussi pour une part immergés dans l'expérience immanente du monde. La désobéissance est une traversée des mirages. Une manière de sortir de la contrainte en sifflotant, parce qu'on a accepté de tout perdre, y compris la vie. Oui, il y a une douceur de l'insolence plus forte que toute tyrannie, mais c'est aussi la désinvolture de l'humour. Face à l'inéluctable, il y a encore l'esprit. Une autre réponse est possible, on peut faire un pas de côté, où que l'on soit. Désobéir est l'un des plus grands risques, car le cataclysme qu'il enclenche est sans mesure avec ce à quoi il s'oppose. Là où la résignation est exigée, il est encore possible, non pas de tempérer, d'argumenter, mais juste de préférer « ne pas ».

Anne Dufourmantelle, *Eloge du risque* (2011)

Proposition de résumé

Comment expliquer notre complaisance pour les chaînes qui nous entravent ? Aveuglés par des périphrases séduisantes, nous nous croyons libres mais nous nous contentons souvent d'un conformisme docile. Or, la liberté consiste à ne pas s'y laisser prendre.

Car loin des impulsions superficielles, la véritable désobéissance suppose de déconstruire lucidement les règles et codes, surtout ceux de la langue, en renouant avec cet espace intime où le moi, en-deçà des contraintes extérieures, n'obéit qu'à lui-même. C'est cette voix intérieure, irréductible et libre, qu'il faut écouter. Dire non est certes risqué mais toujours possible, c'est même nécessaire pour rester fidèle à soi.

Total : 109 mots

³ Référence au philosophe danois Soren Kierkegaard (1813-1855), considéré comme le père de l'existentialisme et qui s'est notamment penché sur les questions de la liberté et de l'angoisse dans une perspective éthique et religieuse.